



Braquage

Fabien Miras

C'était la fin de la journée, le bureau de poste n'allait pas tarder à fermer. Garé à quelques dizaines de mètres, Pascal fumait tranquillement sa clope derrière son volant. Il savait qu'il avait tort, mais n'avait plus vraiment le choix. Enfin, c'est ce qu'il se disait, parce qu'il paraît que l'on a toujours le choix. En tout cas, c'est ce que disent les intellectuels et les bien-pensants. Pascal n'était pas un intellectuel. Il n'était plus non plus maçon, ni chômeur. Il n'était plus rien, hormis une proie facile pour son banquier. Il jeta sa clope par la fenêtre et respira un grand coup. L'air glacé emplît ses poumons. Il était temps.

Pascal s'était mis un collant sur la tête, puis, armé du fusil de chasse de son grand-père, il entra dans le bureau de poste. C'était un double canon lisse à deux gâchettes. Il tira un coup de semonce au plafond qui dégringola en confettis, un immense trou crevant le contreplaqué. Quelques femmes se mirent à crier sous la détonation. Tous se recroquevillèrent, rentrant la tête dans les épaules d'un geste instinctif.

— Que personne ne bouge !

Pascal força tout le monde à s'allonger, mains sur la nuque. Son fusil ne contenait que deux cartouches. Il ne lui en restait donc plus qu'une. Il se dirigea vers le guichetier et lui colla son canon devant le visage tout en lui tendant le sac.

— Remplis.

Le guichetier se mit au travail.

Pascal se chiait dessus. L'adrénaline, et avec elle toutes les pensées parasites qu'il ne fallait pas avoir dans un moment pareil. Ce n'était pas un voyou. Sa dernière bagarre remontait à l'époque du lycée. Il n'avait plus le choix. C'était Noël. La traite de l'assurance à payer, les cadeaux pour les enfants, les études du plus grand. La solidarité du gouvernement et des associations lui avait refusé toutes les aides. Le banquier avait bloqué sa carte. Plus le choix, non.

Les gens se montraient dociles. Pétrifiés, saisis, il n'y en avait pas un pour jouer au héros ou la ramener. Ils ne bronchaient pas, attendant patiemment que tout

soit terminé. La pression montait de plus en plus chez Pascal. Des cascades de sueur l'inondèrent. Il crevait de chaud sous sa cagoule.

Pascal rentra à la maison les bras chargés de cadeaux, le reste de l'argent scotché sous sa veste. La maison était vide, tout comme son fusil. Il se délesta des paquets sur la commode placée le long du mur, en face de l'entrée. Il monta les marches quatre à quatre. Arrivé dans la chambre, il souffla un peu, posa le fusil sur le lit. La peur et l'adrénaline étaient toujours présentes. Il tremblait. Il releva son t-shirt puis arracha les liasses fixées sur son torse. Cette épilation de force le fit grimacer. Il ne restait plus beaucoup d'argent, quelques centaines d'euros au maximum. Il cacha les billets sous le lit et dans une boîte à chaussures. Le reste, cinq cents euros environs, il le plia soigneusement pour le coincer sous l'un des pieds de l'armoire. Il s'assit un instant sur le rebord du lit, ses mains alternant entre ses joues et sa tête. Les tremblements ne cessaient pas.

— Mais qu'est-ce que j'ai fait, bon dieu ?

Pour fuir ses pensées, il se leva d'un bond et se déshabilla pour aller prendre une douche. Il sentait la crasse de ce qui venait de se passer. Il se sentait sale. Et il avait beau froter, froter, ça ne semblait pas vouloir partir.

Pascal savait que sa famille ne reviendrait pas avant deux bonnes heures. Il n'avait qu'une envie : les serrer dans ses bras. On ne dit jamais assez aux gens qu'on les aime.

Une fois lavé et sec, il s'accouda au comptoir de la cuisine après s'être servi un grand verre. Il alluma le reste de joint posé dans le cendrier et en tira une bonne taffe. Son regard se mit à observer, tout autour de lui, chaque détail de la maison. Comme s'il la voyait pour la première fois. Il se sentait fier de ce qu'ils avaient accompli avec sa femme. Jusqu'à ce qu'ils ne croulent sous le poids des dettes et des découverts.

Il finit son verre, s'en resservit un autre puis retourna dans le couloir pour y chercher les cadeaux. Il prit tous les paquets et alla les déposer au pied du sapin. Il entendit alors trois voitures se garer devant la maison en faisant crisser leurs pneus. Des flics. Pascal comprit qu'il ne reverrait pas sa famille, qu'il ne pourrait pas leur expliquer.

La porte s'ouvrit brusquement derrière lui. Deux flics cagoulés et armés entrèrent en le braquant.

— Plus un geste !

Pascal courut aussitôt à l'étage chercher le fusil. Les deux flics hurlèrent dans son dos. Lorsqu'ils le rejoignirent, il était déjà dans la chambre, en train de saisir son arme, mais il avait oublié qu'elle n'était plus chargée. La première balle l'atteignit dans la poitrine, la seconde dans la joue — puis une rafale termina le travail.